

IVY POCHODA

route 62



LIANA LEVI



L'épicentre du chaos

APRÈS *L'AUTRE CÔTÉ DES DOCKS*, IVY POCHODA QUITTE SA BROOKLYN NATALE POUR LES QUARTIERS MITEUX DE LOS ANGELES. UN RÉCIT FRÉNÉTIQUE, CAPTIVANT ET CHAOTIQUE SUR L'AMÉRIQUE D'AUJOURD'HUI.

Ce matin-là, comme tous les autres, Tony est coincé dans sa voiture et il attend, regrettant son réveil tardif, son travail soporifique, sa vie ratée, en somme. Quand la fameuse silhouette du coureur nue apparaît dans son champ de vision, déclenchant une flopée de klaxons, de jurons et de moqueries autour de lui, une sorte de révélation s'opère. À la manière de ceux qui déclarent avoir vu la Vierge, Tony reconnaît en l'homme, distinctement, ce « sentiment vibrant de liberté » qu'il a bien longtemps cherché, puis oublié. Aussi, sans réfléchir, il quitte son véhicule, son costume d'homme d'affaires et son bon sens, et se précipite à sa suite. Dès lors, il n'aura plus qu'une obsession : le retrouver.

Tandis que Tony est arrêté par la police, et qu'il regagne ensuite sa jolie maison de banlieue, avec son jardin et sa femme en prime, *Route 62* nous conduit dans une tout autre Los Angeles. Celle des bas-

fonds, « pas la ville des voitures, mais celle où les gens marchent, rampent, pullulent », dans laquelle les drogués se mêlent aux alcooliques et aux dealers, et où la misère fait corps avec la maladie dans l'anarchie la plus brutale. Là-bas, Ren y fête sa sortie de prison (jouant avec une arme, il a tué par mégarde un homme, alors qu'il était encore un enfant), au côté de sa mère Laïla, droguée sur la fin qui l'avait abandonné. Cette dernière dort dans une tente depuis des années, part souvent à l'hôpital, et revend ensuite ses médicaments, selon une logique implacable qui l'entraîne à toute vitesse vers la mort. Lorsque Ren était emprisonné, « le monde du dehors avait rétréci jusqu'à avoir la taille de la télévision commune où le ciel était toujours pur et le climat artificiel ». Ce quartier le contredit.

Le roman que construit pas à pas Ivy Pochoda est choral, et mêle une poignée de personnages aux destins empêchés, que nous suivons sur plusieurs périodes de leurs vies. Ainsi en est-il de Britt, jeune

étudiante hippie qui atterrit à Twentynine Palms, chez une famille dont le père a tout l'air d'un gourou. Blake, un gangster de longue date, vit dans une caravane au milieu de nulle part, et fournit les habitants du coin en substances diverses et variées. Quant à Tony, il n'est rien de moins qu'un « conseiller juridique pour un fabricant de jouets merdiques distribués dans les supermarchés et les fast-foods du pays ». Chacun, à leur manière, traîne un passé sombre et douloureux, fait de meurtres, d'accidents, de hantises. Le nœud de l'histoire se concentre sur les jumeaux de Twentynine Palms, James et Owen, élevés au milieu du désert, dans une secte peuplée d'adorateurs et de poulets, dont on devine qu'ils sont liés de manière étroite à l'intrigue principale. Ces deux garçons, à l'enfance crue, poussiéreuse et impitoyable, représentent une partie des États-Unis que l'on ne saurait voir : celle de la violence, du racisme et de la bêtise la plus profonde. Tony, jusqu'à présent protégé par son quotidien banlieusard, se heurte à une réalité qu'il ignorait : « Vous avez vu le quartier dehors ? C'est l'épicentre du chaos ».

Les deux mondes, celui de la délinquance et de la pauvreté, et celui de la richesse et du confort, se côtoient sans jamais se rencontrer. Il y a les actualités effrénées et superficielles, les rumeurs qui enflent, les réputations à maintenir, d'un côté. De l'autre, ce sont les décès à même la rue, les agressions, les clans qui se font et se défont. « Mais un jour quelque chose nous dérouta, nous surprit à un endroit où on s'était promis de ne jamais être surpris. C'est alors qu'on se met à courir. On court à contresens au milieu des voitures. On croit que ça fonctionne. Mais quelque chose au fond, l'instinct qui rythme l'allure de nos pas, nous dit que ça ne suffit pas. Alors on réessaie. On cherche en soi l'espace infime, intact, pur de toute expérience et de tout traumatisme. »

Route 62 se fait l'écho de cette course éperdue vers la liberté, de celle qui pousse à rompre les barrières, à guérir les frustrations, à consoler les morts. Un roman dur, sans artifice ni complaisance, sur un pays en proie, plus que jamais, à une crise multiple (de drogue, d'inégalité, de stupidité, de sens).

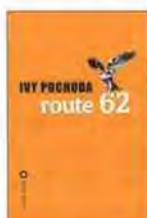
Camille Cloarec

Route 62, d'Ivy Pochoda, traduit de l'anglais (États-Unis) par Adélaïde Pralon, Liana Levi, 352 pages, 22 €



Critiques

SIX PERSONNAGES EN QUÊTE DE HAUTEUR



ROUTE 62
Ivy Pochoda
Liana Levi
360 p. - 22 €

Los Angeles, 2010. Au cœur des embouteillages matinaux, un coureur nu vient d'emprunter la *cinq voies* à contre-sens. Les automobilistes bloqués suivent la silhouette d'un regard blasé, ponctuant son effort d'insultes et d'encouragements. Les smartphones se braquent. Un hélicoptère ne tarde pas à prendre le relais, le phénomène est maintenant sur tous les écrans. Tony aurait pu rester parmi les spectateurs, mais l'instinct pousse cet avocat désabusé à entrer en scène. Il poursuit l'inconnu, direction Downtown, abandonnant là son véhicule, ses rendez-vous, sa vie

entière. Quand les flics l'embarquent, le coureur a disparu des radars depuis longtemps, mais comme dans le *Nosferatu* de Murnau, Tony a traversé le pont, rejoint par les fantômes. Ceux-là peuplent les bas-fonds – âmes traquées,

L'auteur trace des trajectoires électriques, celles d'individus dissonants ayant fait le pari de se perdre pour un ersatz de paix.

détraquées, en quête d'identité ou de rédemption. L'état des lieux est sans appel et le ciel *bas et lourd* baudelairien paraît indépassable. Des rues glauques de *Skid Row*, au désert des Mojaves,

en passant par le sinistre *Cecil Hotel* et les bords de routes caniculaires, Ivy Pochoda déroule un Los Angeles noir où une poignée de personnages en rupture vont entrer en collision dans une atmosphère suffocante, avec cette virtuosité et cette richesse de ton propre aux grands thrillers. Dans une tension croissante, l'auteur trace des trajectoires électriques, celles d'individus dissonants ayant fait le pari de se perdre pour un ersatz de paix. C'est ainsi que l'on rencontre Britt, une étudiante rebelle réfugiée dans un ranch où un gourou structure tant bien que mal une communauté hippie sur le point de voler en éclat. Non loin, avancent Blake et Sam, un duo criminel en cavale dont les interventions seraient comiques si elles n'étaient pas constamment souillées de sang et de larmes. Ren vient quant à lui de sortir de prison, à la recherche d'un avenir *clean* et d'une mère qui n'a, semble-t-il, pas les mêmes projets. Ici, chacun est hanté par la faute, la vengeance, la peur, le fantasme et se heurte à une hostilité permanente ; partout, la nature, le béton et les hommes ne sont que menace. En dépit des esprits qu'on évoque, des rituels, des *trips* et des guérisons magiques, tout mouvement vers

l'ailleurs se fracasse dans la violence. Alors que restet-il ? L'idée vague qu'il y a encore quelque chose à accomplir à contre-courant du chaos. Ivy Pochoda signe ici un roman choral

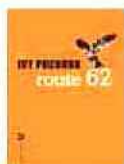
puissant, maîtrisé, sans temps mort, où les voix sonnent justes et où les images s'impriment avec force. Implacable.

♦ Arnault Destal



ROUTE 62

PAR IVY POCHODA, TRAD.
DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ADÉLAÏDE PRALON.
LIANA LEVI, 352 P., 22 €. **17/20**



Ivy Pochoda a 41 ans, une fossette au menton et les joues en sourire. Elle a été joueuse de squash professionnelle

et un peu journaliste. Ne s'en vante pas, c'était en d'autres temps. Dans sa tête, il y a des fournaises rauques et des cabossés en mouvement perpétuel à l'ourlet des métropoles. Ils forment des mots qui la démangent, qu'elle gratte jusqu'à l'os et qui s'impriment en histoires. Les lieux en guise de démiurges, les personnages soumis à leurs virulences qu'une mince lumière apaise. Las Vegas et Amsterdam pour *The Art of Disappearing* (pas encore traduit), New York

pour *L'Autre Côté des docks*, Wonder Valley et Los Angeles pour son nouveau roman, qui figure dans la présélection du grand prix de Littérature américaine. Dans *Route 62*, les êtres fuient, en cavale d'eux-mêmes. Tous ont du sang sur la conscience, barreaux écarlates dont ils tentent de se libérer. Leurs routes se croisent près d'une langue de bitume harcelée par le désert, au sein d'un camp new-age dirigé par un gourou, et se recourent dans un quartier miséreux de la Cité des Anges, au milieu d'un roulis d'abris précaires. Ren, Blake, Britt, James et Tony y cherchent des réponses à leurs hantises. Mais lesquelles ? Et où va cet homme nu qui défile sur une autoroute à l'entame du livre ? Ivy Pochoda sème les indices comme des cailloux, escorte ses fugitifs dans leurs pérégrinations intérieures et leurs échappées incertaines. Les pièces du puzzle s'assemblent

et les chapitres pulsent à cœur perdu, la commisération à la frange des mots. C'est la vie qui frissonne sous les tournures sensibles de l'auteure, lorsque deux esseulés sonnés par la fatalité se reconnaissent. Le texte pointe les mains tendues et les caresses furtives qui rendent plus doux le soleil mauvais. Même pour Sam et Blake, barbares de grands chemins planqués de maisons vides en baraques délabrées, quelque chose comme une consolation pâle est possible. L'écrivaine a la grâce de la déglingue, une tendresse miraculeuse de justesse pour les errants en vadraille dans l'Amérique des immenses solitudes. Ses dernières pages, bouleversantes, possèdent la poésie des chagrins enfin essorés dans tous les bleus de l'océan. **S. B.**

Guide réalisé par Eric Libiot, avec Sandra Benedetti, Jérôme Dupuis, Estelle Lenartowicz, Marianne Payot et Delphine Peras.



IDEES & DEBATS

art&culture

Les anges sans ailes d'Ivy Pochoda

Philippe Chevilley
@pchevilley

Les connexions urbaines de Californie (et d'ailleurs), ne font pas rêver. Mieux vaut s'évader de la « Route 62 » (*). N'est-ce pas ce que tente de faire le mystérieux jeune homme blond du roman d'Ivy Pochoda, en courant nu au milieu des voitures sur les voies encombrées de la Cité des Anges ? Malgré les concerts de klaxons, les regards stupéfaits, les quolibets, un homme va lui emboîter le pas : Tony, un avocat à la vie bien réglée, abandonne son auto climatisée sur l'autoroute pour le suivre. Sa « quête » va le conduire dans les bas quartiers de L.A. et lui faire croiser des personnages cabossés, tout comme lui... James et Owen, les frères Flynn, élevés dans une ferme new age ; Britt, l'ex-future championne de squash passée elle aussi par le ranch ; Blake, le dealer dévasté par la mort de son complice ; Ren, l'ex-taulard qui veut reprendre une vie normale avec sa mère devenue SDF ; Tony, enfin, le bourgeois insatisfait, à l'avenir barré suite à une faute commise dans son travail : tous cherchent à fuir leurs fantômes, à trouver un nouveau sens à leur vie et à repartir de zéro.

La scène d'exposition, très cinématographique, donne le ton de « Route 62 », un roman choral, aux allures de course-pour-

ROMAN AMÉRICAIN
Route 62
d'Ivy Pochoda
traduit par
Adélaïde Pralon
Editions *Liana Levi*
352 pages, 22 euros.

suite. Le lecteur a l'impression de traquer continuellement les personnages, l'auteure passant de l'un à l'autre et du présent (2010) au passé (2006) sans crier gare. Nos héros se dévoilent en pointillé, leurs connexions se révèlent par bribes, au gré de courts chapitres. De coups de blues en coups de sang, se dessine le portrait d'une ville qui tourne à vide, abandonnée par ses anges et en quête désespérée de rédemption.

Part d'humanité

Ivy Pochoda nous embarque grâce à son écriture nerveuse et à l'originalité des liens qu'elle tisse entre ses personnages (fraternels, amoureux ou amicaux). Tous, même les plus antipathiques, expriment leur part de rêve, d'humanité, broyée par les circonstances. Ses descriptions des rues misérables de downtown et des déserts hostiles californiens n'ont rien d'amer ou de larmoyant... aussi sombres soient-elles, elles donnent encore à croire en la nature humaine. « Route 62 » est un roman noir sans concession, mais qui, à la fin, donne des ailes.

(*) Il ne s'agit pas de l'US 62, la nationale qui traverse les Etats-Unis d'est en ouest et relie le Canada au Mexique.



ÉTRANGER

Le coureur nu de l'autoroute

ROUTE 62, PAR IVY POCHODA, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ADÉLAÏDE PRALON, LIANA LEVI, 352 P., 22 EUROS.

★★★★☆ Elevée à Brooklyn entre un père éditeur et une mère journaliste, Ivy Pochoda (*photo*), 41 ans, diplômée de Harvard en grec ancien et en littérature américaine, ancienne joueuse de squash professionnelle, a vécu quelques années en Europe. C'est à Amsterdam que, lassée de n'avoir que le sport pour horizon, elle a commencé à écrire son premier roman, « The Art of Disappearing » (2009, non traduit), l'histoire d'un magicien qui peut réellement faire disparaître n'importe qui. La disparition (et ses répercussions) est un thème récurrent chez Pochoda. « L'Autre Côté des docks » (2013) s'ouvrait sur la noyade d'une adolescente dans la baie



de New York. Dans « Route 62 », c'est un adolescent qui court, nu, sur une autoroute bondée de Los Angeles, avant de s'évaporer dans la nature. Que fuyait-il ? Pochoda com-

mence par s'immiscer dans la tête de certains témoins de la scène avant de se lancer dans un jeu de piste haletant qui passe par une communauté de marginaux dans le désert Mojave pour converger vers les quartiers glauques du centre de Los Angeles peuplés de laissés-pour-compte et de petits délinquants. Zigzaguant dans l'espace et le temps, l'auteur talonne ses personnages, débusque les secrets d'un passé qu'ils cherchent à fuir, révélant par bribes l'enchaînement implacable des rencontres et des événements qui ont guidé les pas du coureur nu de l'autoroute. Vers la liberté ?

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND



Pour une poignée de polars

PAR ALAIN LÉAUTHIER

Pour notre ultime livraison de la rentrée polars 2018, les grands espaces californiens, la nature magique du Québec et les rudes reliefs du Massif central. Et, au milieu, une humanité cassée, des personnages en quête d'une impossible consolation ou en marche pour ne pas crever.

Impasses

L'ouvrage s'intitule *Route 62*. Titre original : *Wonder Valley*, « la Vallée des Merveilles ». Soit un lieu réel, un bout de désert californien très inhospitalier, où passe la 62 – artère bien moins mythique que la route 66 –, un four sans ombre, que les hordes de touristes attirées par le parc national de Joshua Tree tout proche ne visiteront jamais.

Sur cette route, dans cette vallée mal nommée ou en divers points de Los Angeles, battant le bitume qui fond, arpentant la rocaïlle qui déchire, écrasés de chaleur ou noyés dans un orage, une poignée de personnages accomplissent un pas de côté dans l'espoir d'échapper à leur condition, de trouver un sens à leur parcours, à moins qu'ils ne se contentent simplement d'avancer jusqu'à épuisement des forces. L'écart le plus spectaculaire – un homme nu court à contresens sur une *highway* de Los Angeles à l'heure du plein trafic – ouvre en fanfare une collection d'histoires dissonantes

qu'Ivy Pochoda connecte peu à peu entre elles, et par-delà les années, avec une fluidité et une sorte d'évidence pas toujours au rendez-vous dans ce genre de récit pluriel. James, le *runner* dessapé et incongru, dévoile tous les artifices du monstre urbain qui l'entoure, et entraîne dans son sillage Tony, yuppie adepte du jogging mais professionnellement et mentalement à bout de souffle.

Dans la circulation, il y a aussi Ren, jeune Latino à peine sorti de prison, accompagné de sa mère qu'il a récupérée à Skid Row, capitale américaine des sans-abri, sise dans le Downtown L.A., avec l'idée folle de la sauver de la déchéance absolue. En route, on croise aussi un pseudo-phalantère dominé par un gourou de pacotille, deux hors-la-loi semant la terreur sur leur passage ou une ex-joueuse de tennis en fuite, une humanité désordonnée et dépassée, se heurtant partout aux mirages d'une Amérique au bord du précipice. ■

Route 62, d'Ivy Pochoda, Liana Levi, 352 p., 22 €.



**ROMAN ÉTRANGER**

★★★ *ROUTE 62*, de Ivy Pochoda,
Liana Levi, 352 p., 22 €. Traduit de l'anglais
(États-Unis) par Adélaïde Pralon.

**LE CIEL EST
À TOUT LE MONDE**

Ce n'est pas le Los Angeles des films, ni celui des livres. Plutôt celui qu'on ne voit pas ou qu'on ne veut pas voir. Tout près du paradis existe un enfer où vivent sans-abri et petits revendeurs de drogue. Pas loin non plus, une autoroute, où, en cette journée de 2010, un jeune homme nu court à contresens. Témoin de cette scène insolite, Tony, un avocat au bout du rouleau, sort de sa voiture et cavale derrière lui. Un soudain besoin de liberté et le voilà au milieu d'un quartier puant et délabré. C'est là que vivent Ren, un gamin tout juste sorti de prison parti à la recherche de sa mère, et Blake, dealer sans domicile fixe. Mais qui est ce coureur fou ? Il faut remonter quatre ans plus tôt et entendre les voix mêlées de ces protagonistes pour comprendre comment ce garçon en est arrivé là. Du désert suffocant où s'est installée une pseudo-secte aux trottoirs crasseux de Los Angeles, Ivy Pochoda n'a peur de rien, ni des scènes sordides, ni de fouiller dans les cœurs au plus profond. Son récit violent mais captivant, son écriture sans fioritures



inutiles, disent d'abord l'injustice qui frappe les indigents, sans apitoiement mais avec une déchirante lucidité, et parfois même un peu d'espoir.

Laurence Caracalla



CULTURE

Jesmyn Ward,
plume virtuose venue
du Deep South,
auteure du bouleversant
Chant des revenants.

QUAND L'AMÉRIQUE S'ÉCRIT AU FÉMININ

Par Philippe Chevilley





C

Les femmes ont marqué depuis l'origine la littérature américaine. Aujourd'hui, elles sont peut-être en passe de prendre le pouvoir. De Jesmyn Ward à Nicole Krauss, focus sur huit plumes novatrices, publiées tout récemment en français.

Chapeau de cow-boy, blouson de cuir ou costume de trader: vue de France, la littérature américaine porte essentiellement des habits masculins. Un jugement un brin réducteur... Dès le XIX^e siècle, les femmes ont marqué de leurs plumes la culture toute neuve des États-Unis. Le premier roman populaire abolitionniste, *La Case de l'oncle Tom* (1852), est signé d'une femme: Harriet Beecher Stowe, de même que les best-sellers sentimentaux *Les Quatre Filles du docteur March* (1868) de Louisa May Alcott, ou, beaucoup plus tard, *Autant en emporte le vent* (1936) de Margaret Mitchell.

Edith Wharton a raconté – à la manière européenne – le New-York du début du XX^e siècle. Dorothy Johnson a nourri les westerns des années 1950 avec ses nouvelles (*Un homme nommé cheval*, *L'Homme qui tua Liberty Valance*). Carson McCullers, Eudora Welty, Flannery O'Connor ont, autant que Faulkner, contribué à forger une littérature du Sud...

Surgies à la fin du XX^e siècle, trois figures tutélaires ont assumé brillamment cette belle ascendance et symbolisé la montée

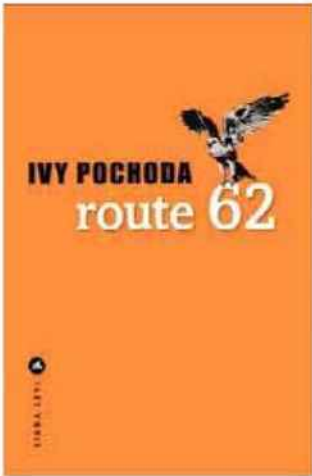
en puissance des femmes. La très féministe Joyce Carol Oates ne cesse de titiller les démons de l'Amérique, entre romans gothiques, bio percutante (*Blonde*, portrait choc de Marilyn Monroe) et brûlots (contre la peine de mort, le fanatisme religieux...). Toni Morrison, prix Nobel 1993, porte au plus haut la littérature afro-américaine avec ses œuvres fulgurantes et déstructurées, à l'écriture « jazz ». Quant à Louise Erdrich, elle revisite à travers le prisme amérindien la littérature des grands espaces dans une perspective universelle. Avec d'autres, beaucoup d'autres (Annie Proulx, Alison Lurie, Laura Kasichke, Donna Tartt, Vivian Gornick, Alice McDermott...), elles ont su imposer une littérature féminine décomplexée et réinventer le « grand roman américain ».

Éditeur de la collection Terres d'Amérique chez Albin Michel et fondateur du festival America, Francis Geffard évoque une véritable révolution. « *L'entrée des femmes dans la vie active dans les années 1960 à 1980 a créé un nouveau marché, qui est même devenu une cible majeure. Une nouvelle catégorie a vu le jour:*

l'"upmarket women's fiction", dédiée aux problèmes de vie de couple, aux relations mère-fille, à la GPA... » Dans le même temps, le monde de l'édition, squatté par des hommes pendant les trois quarts du XX^e siècle, s'est féminisé. « *Il y a eu un coup d'accélérateur avec le mouvement MeToo*, estime Emmanuelle Heurtebize, directrice éditoriale de littérature étrangère chez Delcourt. *On assiste depuis à un regain de littérature féminine, intimiste, portée par des auteures souvent métissées.* »

Selon Francis Geffard, rien ne sera plus comme avant. « *La littérature US dominée par la testostérone, représentée par des figures masculines comme John Irving, Richard Ford ou Russell Banks, c'est terminé!* » Il est vrai que les romans américains les plus passionnants qui nous soient parvenus ces derniers temps en VF sont l'œuvre de femmes. En voici l'illustration, avec ce focus sur huit voix novatrices, certaines déjà fameuses aux États-Unis. Leurs derniers livres publiés en français cet hiver ou en 2018, tous disponibles en librairie, nous ont captivé, bouleversé même.





Ivy Pochoda a abandonné le squash - elle était joueuse professionnelle - pour l'écriture, et Brooklyn pour Los Angeles. Elle est également l'auteur de *L'autre côté des docks* (2013).

**IVY POCHODA
DANS LA JUNGLE DES VILLES**

Ancienne championne de squash de 42 ans, Ivy Pochoda délivre, avec son troisième opus, *Route 62*, un étonnant roman urbain, ouvrage choral de belle facture, qui croise une dizaine de destins emblématiques. On y rencontre une ancienne joueuse de squash (comme elle, mais à la dérive), un jeune ex-taulard à la recherche de sa mère SDF, un dealer dévasté par la mort de son ex-complice psychopathe et Tony, bourgeois insatisfait qui, un matin, quitte sa voiture pour suivre un jeune homme blond courant nu sur l'autoroute (la première scène, spectaculaire, du livre). D'une communauté new age dans le désert aux bas quartiers de Los Angeles, la romancière parvient à saisir l'âme survoltée et la mélancolie d'une ville à cran, à travers des personnages cabossés qu'elle croque avec compassion et finesse.

Route 62, d'Ivy Pochoda, traduit par Adélaïde Pralon, *Liana Levi*. 352 p., 22 €.

**JESMYN WARD A LIVRÉ
L'UN DES PLUS BEAUX
ROMANS ÉTRANGERS DE
LA RENTRÉE LITTÉRAIRE.**

à sa sortie de prison (où le grand-père avait été incarcéré des années plus tôt) va révéler les tensions mère-fils et réveiller les spectres douloureux du passé ségrégationniste. Raconté alternativement par l'adolescent, Jojo, sa mère, Leonie, et un fantôme, le récit s'emballe, âpre, furieusement poétique et humain. Une mise en abîme sans concession du racisme et de la pauvreté subis par les Noir(e)s d'Amérique. *Le Chant des revenants*, de Jesmyn Ward, traduit par Charles Recoursé, Belfond. 272 p., 21 €.

**JEN BEAGIN
SEXE, DROGUE ET ASPIRATEUR**

Elle est la benjamine de notre sélection. Tout juste trentenaire, Jen Beagin frappe fort avec un premier roman débridé, *On dirait que je suis morte*. Mona, son héroïne de 24 ans, travaille comme femme de ménage le jour et distribue bénévolement la nuit des seringues aux toxicos de Lowell (Massachusetts). Son béguin pour un junky au surnom peu enviable (Monsieur Dégoutant) va changer le cours de sa vie. S'enchaînent une overdose, un deuil, puis un départ pour El Paso, à la frontière mexicaine, ville peuplée de babas cool, de voyantes, d'artistes bizarres et de pervers. Cette fan d'aspirateur va tenter de trouver sa voie dans un univers décalé, mix de Luis Buñuel et de Jim Jarmush. L'underground revu et corrigé... au féminin. *On dirait que je suis morte*, de Jen Beagin, traduit par Céline Leroy, Buchet Chastel. 288 p., 20 €.

**JESMYN WARD
DOULOUREUX FANTÔMES**

La relève du Deep South est toute trouvée. Jesmyn Ward, écrivaine noire de 41 ans, a passé son enfance sur la côte de l'État du Mississippi. Elle en a gardé des souvenirs vifs et cuisants. Auteure de cinq ouvrages, elle est la première femme à avoir obtenu deux fois le National Book Award - la seconde en 2017 pour *Le Chant des revenants*, un des plus beaux livres étrangers de cette rentrée littéraire d'hiver. Ce roman met en scène un garçon métis de 13 ans et sa petite sœur, ses grands-parents noirs, sa mère noire et son père blanc, tous deux toxicos. Le voyage chaotique pour aller chercher le paternel

Avec son premier roman, Jen Beagin nous embarque dans une odyssée trash et burlesque du Massachusetts au Nouveau-Mexique.





La vallée de travers

Route 62
d'Ivy Pochoda
(Liana Levi)

CITÉ DES ANGES, c'est pas du tout le paradis. Même si un beau gosse, genre archange blond, est aperçu, un matin ensoleillé, en train de gambader totalement à poil sur la Highway 110, à Los Angeles. Le lecteur va tenter d'attraper l'hurluberlu pendant les 350 pages de ce polar aussi joyeux que fracassé, rédigé avec éclat par une quadra new-yorkaise. Le coureur n'est pas du genre facile à se laisser rejoindre. D'autant qu'il effectue des allers-retours spatio-temporels entre 2006 et 2010, et file le train à cinq personnages en même temps.

Il y a Tony, l'avocat propre sur lui qui en assez de se faire pourrir par sa bonne femme très « hype ». Puis Britt, qui s'est tirée de la fac pour rejoindre dans le désert californien un gourou, sorte de Christ New Age, et sa famille de dégénérés dressés à déplumer et à buter des poulets élevés en batterie. Voilà que déboule Ren, le Black de la

bande. Lui sort du ballon et cherche sa mômman. Laila vit à L.A., mais pas en bordure du Pacifique ni dans les collines de Beverly Hills. Elle crèche, comme 30 000 autres SDF, de l'autre côté du décor de cette « Wonder Valley » – le titre original de l'ouvrage –, où le rêve américain s'encalmine dans la dope.

Dans ce stupéfiant quartier de Skid Row, Ren « avait appris que les rues se déchaînaient tous les deuxièmes jeudis du mois, le jour où les allocs tombaient. La fête démarrait doucement, avec de l'alcool, souvent de la bière. Plus tard les substances plus fortes rendaient les gens fous. Ils s'enfermaient alors à l'intérieur d'eux-mêmes jusqu'à ce que le quartier ravagé perde connaissance ».

Ce qui n'est pas le cas du lecteur après avoir arpenté cette « Route 62 », satisfait d'avoir accompagné ces errances multiples d'énergumènes au destin brisé.

Didier Hassoux

● 350 p., 22 €. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Adélaïde Pralon.



IVY POCHODA
★ **ROUTE 62**

Traduit de l'anglais
(États-Unis) par
Adélaïde Pralon
Liana Levi
360 p., 22 €

Los Angeles, début de journée. Les voitures sont à l'arrêt dans les embouteillages quotidiens, climatisations enclenchées, radios hurlantes... La routine! Soudain, un homme, nu, blond, fin, presque beau, saut entre les voitures.

Cinq ans après *De l'autre côté des docks* (Liana Levi), prix Page/America, Ivy Pochoda est de retour. Et quel retour! Cette scène inaugurale, cinématographique, fait aussitôt basculer le lecteur dans un monde qu'il ne maîtrisera pas, sur une route, des routes empruntées par les différents personnages du roman. Des routes non voulues, des chemins de circonstances, des autoroutes d'indifférence. Tony, un avocat lisse, voit cet homme courir. Mû par une soif irrrationnelle de liberté, il se rue hors de son habitat, abandonne son véhicule et se met à poursuivre cet étrange coureur. Les réseaux sociaux se chargeront du reste. Britt, joueuse de tennis, trouve refuge dans un ranch d'élevage de poulets en plein désert et, sous la houlette de Patrick, véritable gourou, devient tueuse à la chaîne de volatiles. Quelle scène! Blake et Sam, duo pathétique de petites frappes à la dérive, sont livrés à un

quotidien de galères, augurant d'un avenir fait de vengeance. Ren, jeune graffeur tout juste sorti de taule, part retrouver sa mère, toxico vivant dans les rues, oubliant alors toute illusion d'un monde meilleur. Ces personnages ont en commun un ordinaire glauque, des lendemains incertains. Ivy Pochoda entrelace leurs vies au fil des chapitres. Tout est diabolique dans cette œuvre, rien n'est artificiel, les rencontres sont évidentes, les chemins se croisent car ce monde est petit et qu'à ce stade du désespoir, tout conduit au même point, la rue, du dealer à l'avocat, de la sportive à l'ex-taulard. Roman noir, *Route 62* est le fruit d'une juste maturité de rencontres effectuées par Ivy Pochoda lors d'une résidence d'auteurs. Ces vies d'infortunes sont autant de reflets de la société du costume, société qui perd tout son sens lorsque ce costume est quitté et que le corps, la vie se mettent à nu. Implacable. » PAR JEAN-BAPTISTE HAMELIN LIBRAIRIE LE CARNET À SPIRALES (CHARLIEU)

» FESTIVAL AMERICA 2018

» LIVRE COMPOSÉ ET PAR

1. Theillet Lib. Mots & Motions (Saint-Marité)
C. Aimé Lib. M'Lire Anjou (Château-Gontier)
A.-S. Rouveloux Lib. Chroniques (Cachan)
N. Zagouri Lib. Le Phare (Paris)

Les Angeles, début de journée. Les voitures sont à l'arrêt dans les embouteillages quotidiens, climatisations enclenchées, radios hurlantes... La routine! Soudain, un homme, nu, blond, fin, presque beau, saut entre les voitures.